

écrit au père Landry lui insinuant délicatement que s'il voulait l'accepter comme gendre, lui et tous les siens seraient exempts de la proscription. Un combat terrible se livre alors dans l'âme de Marie, qui finit par se résoudre à accepter la main de George, afin de sauver ses vieux parents. Le lieutenant, pressé d'avoir une réponse, survient. Le père Landry, dans une très belle scène, refuse de se prêter au sacrifice que projette sa fille ; quoi qu'il arrive, il est résolu à n'accepter aucune faveur des autorités anglaises et à suivre ses compatriotes sur la terre étrangère. Reprenant la liberté de son cœur qu'elle était prête à immoler, la fière Acadienne repousse une dernière fois la demande de George et l'adjure d'aller dire à Jacques, qu'elle lui a toujours été fidèle et que la malencontreuse lettre trouvée sur le cadavre du Capitaine Gordon la calomniait indignement. L'officier refuse de faire cette démarche, et tout est rompu entre eux.

Il ne restait plus qu'à faire le procès de Jacques Hébert. Cité devant un conseil de guerre, il est condamné à être fusillé, à neuf heures du soir, sur la ferme même de Marie Landry, et le Lieutenant George Gordon chargé de présider à l'exécution.

Nous voici arrivés à la scène capitale du drame, qui produit un grand effet, et que je louerais sans réserve si l'on ne découvrait pas, après coup, que le dénouement a été tout autre que celui que l'on croyait avoir bien vu et touché du doigt.

Au moment où le lieutenant Gordon va commander le feu, la porte de la petite ferme s'ouvre et on voit apparaître au seuil Marie, revêtue de ses habits de noce, la tête parée de sa couronne de fleurs blanches, éclairant la route de l'éclat de ses yeux, transfigurant la scène du reflet de sa beauté ; de la main elle écarte les fusils dirigés vers la poitrine de Jacques : elle vient lui porter un témoignage suprême d'amour, la preuve de sa fidélité. L'Acadien penche la tête vers celle de sa fiancée, un rayon de bonheur et d'amour perce un instant le nuage de la mort étendu sur leurs vies et éclaire leurs fronts unis. George s'éloigne, le cœur brisé, poursuivi par la vision de ce sublime spectacle. Les soldats enlèvent Marie et la décharge fatale retentit.

Vous croyez Jacques mort et le lecteur sensible pleure sa perte. Mais il n'a point encore séché ses larmes qu'il le retrouve deux chapitres plus loin. Il paraît qu'au moment où George a tourné le dos à la scène, le Micmac Wagontaga est tombé avec une douzaine de bons compagnons sur les soldats et leur a enlevé leur proie. L'auteur eut mieux fait d'en prévenir de suite le lecteur, qui, en retrouvant Jacques, si inopinément, un peu plus loin, n'en veut pas croire ses yeux.